

La frontière, coupure ou couture ?

Arnaud Pautet

Problématique

La frontière est-elle vouée à rester une éternelle coupure, ou peut-elle devenir une couture entre les territoires, les peuples, les composantes d'une société ?

I. Définir la frontière

- 1. La frontière sous toutes les coutures*
- 2. Tracer la frontière*
- 3. Le visible et l'invisible : murs et frontières*
- 4. L'inclus et l'exclus*

II. « La fin des territoires » (B. Badie) signifie-t-elle la fin des frontières ?

- 1. Les remises en question paradoxales de la globalisation*
- 2. Craindre « L'obsession des frontières » (M. Foucher) ?*
- 3. Faire « L'éloge des frontières » (R. Debray) ?*

III. Traverser la frontière : un questionnement sur la transgression et le passage

La frontière est à la mode ; parce que les géographes sont de retour, à l'heure où les voyageurs semblent passer les frontières avec facilité ; les dernières semaines en ont apporté la preuve : M. Houellebecq obtient le Goncourt pour un ouvrage d'exploration, intitulé *La Carte et le territoire*, où il débute par un constat : « la

carte est plus intéressante que le territoire », la représentation du réel est plus intéressante que le réel lui-même. L'année dernière, le regretté B. Giraudeau recevait pour *Cher amour* le prix Mac Orlan, pour un récit de voyage fait de flash-backs sur sa traversée de l'Amazonie, « front pionnier » par excellence. Fin octobre surtout est paru, écrit par R. Debray, *L'Éloge des frontières* : dans cet essai, l'auteur s'inquiète, dans un récent et brillant essai, sur la nécessité de maintenir la frontière, au point d'en faire son éloge. Rarement objet géographique n'aura fait couler autant d'encre, généré autant de tensions, ravivé autant de passions. Le cinéma ces dernières années a lui aussi réinterrogé la frontière et sa dialectique de fermeture et du passage, de *Goodbye Lenin* à *L'Affaire Farewell*, en passant par *The Terminal*.

La frontière est-elle vouée à rester une éternelle coupure, ou peut-elle devenir une couture entre les territoires, les peuples, les composantes d'une société ? On ne saurait donc en rester à une approche strictement géopolitique.

I. Définir la frontière

I. La frontière sous toutes les coutures

L'étymologie nous renseigne sur le *sens premier* de frontière : le limes latin a donné la *limite*, le *bornage* d'un territoire. Il existe toujours une *discontinuité* quand on parle de frontière, elle reste une séparation. Tel est le point de vue du géographe R. Brunet dans *les Mots de la géographie*. Séparation ne veut pas dire cassure : de cette séparation parfois jaillit un fort dynamisme traduit par des échanges. La notion récente en géographie *d'interface* reprend cette idée paradoxale de *coupure et de couture à la fois*, lorsque les différences politiques et économiques entre deux espaces facilitent les échanges dans un cadre libéral. Il suffit de mesurer l'essor des villes frontières de la Mexamérique pour en être convaincu, même si ce dynamisme est remis maintenant en cause. Le vieux français,

lui, nous apprend que la frontière a *initialement un sens militaire*, le « front » des combats, le lieu où l'on se bat, que l'on défend. Il suffit, cette fois, de se rappeler que près de 575 000 jeunes gens sont morts pour une ligne de front de 30 km autour de Verdun, et même pour quelques forts et quelques buttes à l'intérêt stratégique bien discutable.

Les langues étrangères semblent plus riches de sens que le français : les *Anglo-Saxons ont deux termes* pour désigner ce que nous mettons sous la même étiquette de frontière. La *border* (ou *boundary*) est la ligne de démarcation de la souveraineté d'un État, la *frontier* désigne un front pionnier, en mouvement, en extension. D'un côté une *dimension fixiste*, immobile, immuable au premier abord ; de l'autre un *espace de mobilité*, en construction permanente, mais flou et évolutif. En français, on traduirait plutôt *frontier* par front pionnier.

La frontière a une *dimension géopolitique et géographique*, spatiale, *mais pas seulement* : le XX^e siècle a accouché, avec la psychanalyse, de la *frontière entre le conscient et l'inconscient* ; avec les progrès de l'imagerie, de la physique quantique notamment, il a également confirmé les intuitions géniales de Démocrite, entre autres (et de Lucrèce) sur l'infiniment petit, les atomes. Cette fois-ci, il s'agit donc d'une *frontière entre le visible et l'invisible*, entre le macrocosme (l'infiniment grand) et le microcosme (l'infiniment petit). Il s'agit aussi, grâce à la physique, de la *frontière entre le réel et le néant*, entre l'existant et le néant, entre la matière et l'antimatière. Cet exemple est intéressant, car il renvoie à l'origine des origines, à la théorie du big bang, de la création de l'univers et de notre planète. La *frontière se caractérise aussi par une quête des origines*.

Le XX^e siècle a donc fait varier les clefs de lecture du phénomène frontalier ; il n'a rien inventé. Les religions (les religions monothéistes au moins) à leur manière apportent un éclairage sur la frontière entre la vie terrestre et l'au-delà. Et là encore la « *frontière* » est un *espace d'incertitude* : dans *L'Invention du purgatoire*, l'historien J. Le Goff

montrait que les catholiques, prisonniers du carcan du Jugement dernier par lequel Dieu séparait les damnés des élus, ont inventé un espace de transit, le Purgatoire, au XII^e siècle, pour montrer que l'on pouvait « passer » la frontière entre ces deux mondes. La frontière est donc *l'espace de « l'entre deux », une sorte de tunnel à franchir, un passage à gué*. L'image est d'ailleurs récurrente dans les témoignages des victimes revenues d'une expérience dite « de mort imminente », intarissable source d'inspiration pour le cinéma grand public (pensez à *Ghost* par exemple, de J. Zucker, 1990).

Le progrès technique et *l'informatique* plus particulièrement ont également *flouté les frontières qui existaient traditionnellement entre le réel et l'irréel, entre le réel et le virtuel* dirait-on aujourd'hui. Le cinéaste L. Besson confiait récemment qu'aujourd'hui, un technicien était capable de prêter vie à tout ce qu'un réalisateur pouvait imaginer. D'une certaine manière, *la frontière entre imaginaire et réel devient poreuse...* Que reste-t-il de commun entre le *Voyage dans la Lune*, de G. Méliès, le pionnier des effets spéciaux au cinéma, et *Avatar* de J. Cameron ? L'irréel n'a jamais eu autant l'image du réel, et *cette abolition de la frontière entre les deux menaces, à terme, l'imaginaire*. À tel point que l'on n'hésite pas, à tort, à parler de « réalisme » des effets spéciaux.

En fait, *la frontière crée du sens pour tous les concepts antinomiques*, elle semble parfois se réduire à une sorte *d'axe de symétrie, de point d'équilibre entre les contraires : le bien et le mal, le yin et le yang, le jour et la nuit, le masculin et le féminin*. *La frontière a donc un sens anthropologique et social* qu'il faut sonder également. Dans les années 1980 la notion de « *plafond de verre* », théorisée initialement aux États-Unis, mettait en lumière l'impossibilité dans un cadre hiérarchique, pour certaines catégories de personnes, de profiter de l'ascenseur social : dans cette catégorie, les femmes étaient particulièrement représentées. Les inégalités de salaires pointées dans tous les classements européens et mondiaux attestent l'existence de cette barrière mentale encore infranchissable,

une des dernières frontières culturelles et sociales infranchissables. Certaines entreprises essaient maintenant de la faire reculer, en intégrant plus de femmes à de hautes fonctions, pour ensuite en faire la publicité. Depuis 2003, cette tactique est employée, par exemple, au cœur du célèbre groupe Ernst and Young, qui parle d'« investissement différentiel ».

2. Tracer la frontière

La frontière se présente souvent aujourd'hui comme une ligne et pourtant cette vision linéaire est extrêmement éphémère dans le temps et dans l'espace. Longtemps la frontière a été un espace zonal, indéfini, imprécis. On parlait d'un espace marginal, aux « confins » du royaume, aux « marches » du royaume (marge et marche ayant la même racine). C'est un espace de l'incertitude du pouvoir. Les frontières les plus marquées et les plus précises sont alors celles des villes ceintes de murailles, et que l'on traverse en payant l'octroi (un droit de douane en quelque sorte). Aujourd'hui, certaines frontières sont ponctuelles, elles coïncident non avec un espace étendu mais avec un lieu très étroit : un aéroport international est un concentré de frontières. Il suffit de songer au personnage joué par T. Hanks dans *Le Terminal* (2004), prisonnier de l'aéroport JFK parce qu'une guerre déclarée dans son pays suite à un coup d'État en fait un apatride indésirable aux États-Unis.

La géographie et la géopolitique se demandent en permanence, comme le souligne J. Gottmann en 1980, si la *frontière est une ligne ou une zone*. Ce questionnement récurrent renvoie à l'histoire longue de la réflexion sur la frontière, née notamment avec F. Ratzel au début du XX^e siècle. Dans *L'Espace vital*, il expliquait que la *frontière était vivante et qu'elle marquait les limites temporaires, provisoires d'un État appelé à s'étendre*. Il s'inscrit dans le courant colonialiste et ses théories sont ensuite reprises et trahies par l'idée

de *Lebensraum* nazi, via d'autres penseurs plus extrémistes comme K. Haushofer. L'État est selon eux amené à absorber des entités politiques voisines.

Le tracé des frontières devient à ce moment une « science », l'hogénèse ; une science jeune car l'existence même de la plupart des frontières est récente, elle remonte à la colonisation du XIX^e siècle : près de 40 % des frontières actuelles ont été dessinées par les Britanniques et les Français à ce moment-là. Ce moment marque le passage d'une frontière implicite et coutumière à une frontière explicite et linéaire. La ligne frontière est aussi une invention européenne, car si l'on regarde bien elle n'existe que rarement ailleurs avant le XVIII^e siècle, la muraille de Chine faisant plutôt office d'exception que de règle. Ponctuellement cependant, on a retrouvé des traces de l'existence d'espaces frontaliers disputés : la stèle des vautours conservée au Louvre est le premier document géopolitique réglant le partage d'une marche frontalière agricole entre deux cités fortifiées de Mésopotamie trois mille ans avant notre ère. De même, des stèles égyptiennes de la haute époque pharaonique montrent l'inquiétude des Égyptiens face aux percées des Hittites. Mais ce ne sont que des exceptions et pas une règle générale.

*La définition des frontières a souvent été le fruit des traités internationaux ; les cartographes prennent ensuite le relais pour matérialiser sur des cartes aussi précisément que possible la limite. Sur le terrain, la démarcation doit faire coïncider carte et territoire, elle peut se faire par des bornes, des murs, des haies (ex entre la Côte d'Ivoire et le Ghana), des lignes de pierres, des constructions rudimentaires, des marques dans le paysage quand la frontière ne peut pas coïncider avec des accidents ou des discontinuités naturelles (fleuves, montagnes...). M. Foucher dans *L'Obsession des frontières* note même que certains parcs écologiques sont réalisés ou remodelés afin de devenir des tampons frontaliers. Beaucoup de frontières dans le monde ne sont que délimitées et pas tracées, et souvent il y a une distance considérable dans le temps entre le*

moment où l'on délimite et le moment où l'on démarque au sol. La frontière américano-canadienne a mis plus de deux siècles à être tracée, entre 1792 et 1925. La bonne frontière existe-t-elle ? G. Sautter a notamment montré que ni l'élément « naturel », ni les considérations ethnolinguistiques ne suffisaient à définir une bonne frontière. Comme l'explique J. Gracq dans *Le Rivage des Syrtes*, ce tracé reste bien souvent discontinu, ce qui n'empêche pas qu'il soit connu et bon gré mal gré respecté.

3. Le visible et l'invisible : murs et frontières

« La frontière n'est pas seulement ce qui sépare ou démarque, mais aussi ce qui permet la reconnaissance et la rencontre de l'autre. La frontière n'a pas seulement un sens négatif, mais aussi un sens positif. » Cette citation, extraite de la revue *Cités* (« Murs et frontières, de la chute du mur de Berlin aux murs du XXI^e siècle », n° 31, 2007, p. 5), appelle une réflexion sur la polysémie de la frontière comme limite : elle sépare symboliquement deux territoires, mais pas toujours par une barrière matérielle. *La frontière ne se voit pas toujours. Elle reste pourtant parfaitement lisible* : les fourches patibulaires au Moyen Âge matérialisaient l'espace de souveraineté d'un seigneur, comme les murs la ville qui la distinguaient de sa campagne (le *contado* des villes italiennes par exemple). Si un pendu accroché à un gibet vous accueillait lorsque vous arriviez sur les terres d'un seigneur, vous deviez vous dire qu'il n'était pas très accueillant et qu'il valait mieux ne pas trop le taquiner.

Aujourd'hui les frontières visibles prennent des formes diverses : la frontière mexaméricaine, celle entre Israël et la Cisjordanie, entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, le Bangladesh et l'Inde, ou au cœur de Chypre, sont des *murs*, représentation la plus évidente de la frontière fermeture ou coupure. Télésurveillance, fossés asymétriques en sable pour pister les pas des clandestins, systèmes infrarouges ou plus simplement barbelés et miradors, autant d'artifices pour

dissuader le passage. Parfois donc cette frontière place ceux qui la traversent dans une situation de danger imminent : champs de mines, barbelés, fosses, miradors avec militaires prêts à tirer à vue.

Elles ne sont pas toutes continûment visibles : ainsi le « rideau de fer » est une image tenace plus qu'une réalité visible car la totalité de l'espace séparant Stettin à Trieste n'était pas fortifiée. De même la frontière cambodgienne n'est pas continûment tapissée de barbelés et le danger est plutôt sous la terre : ainsi les *mines antipersonnelles* qui jonchent le sol tuent ou mutilent chaque année des milliers d'enfants qui s'aventurent sur ce no man's land. E. Orsenna dans son *Voyage au pays du coton* raconte en outre comment aujourd'hui des chercheurs tentent de lutter contre ce fléau des mines frontalières. Ils ont modifié génétiquement des plans de coton en y incorporant un gène de méduse pour rendre les plants fluorescents au contact des explosifs. Il suffit de parachuter ces plans et de les laisser pousser pour déminer ensuite.

4. L'inclus et l'exclus

De ce texte nous comprenons aussi que toutes les frontières ne doivent pas être pensées comme des séparations mais comme la reconnaissance de ce qui est autre et différent, de ce qui appartient à un territoire et de ce qui lui échappe. De ce qu'il lui faut contrôler aussi : les confins sont de tout temps une zone où il faut affirmer et montrer son autorité : dans la Grèce antique, ainsi que l'a montré M. Sartre, les apprentis citoyens qui font leur service militaire, l'éphébie, passent une année comme « *péripoles* » : ils parcourent les espaces limites de la cité athénienne, les confins, pour avoir le droit au terme de leur éphébie d'exercer leurs responsabilités au cœur de la cité. Cela s'apparente à un rite de passage à l'âge adulte, ou plutôt à l'âge civique...

La frontière est en effet un système d'identification et de reconnaissance selon C. Raffestin (1980) : identification pour les populations qui vivent à l'intérieur, reconnaissance pour les populations